

UN MOT SUR LE SEIZIÈME
SIÈCLE

Monsieur le Rédacteur,

Je me fais toujours un plaisir de lire les productions littéraires de nos écrivains ; je me flatte d'être amateur des belles-lettres. C'est à ce titre que je me permets aujourd'hui d'émettre quelques réflexions sur une ou deux phrases de la conférence que M. Legendre vient de publier dans *L'Opinion Publique*. Il a osé traiter à la légère deux grands écrivains que j'estime.

M. Legendre dit, en commençant, que "la littérature et les beaux-arts sont intimement liés à l'histoire de la civilisation chez tous les peuples." C'est une vérité assez généralement répandue. Et il ajoute, en parlant des races éteintes, que "c'est dans les trésors de leurs archives que nous allons, encore aujourd'hui, étudier les magnificences et les misères de Jérusalem, d'Athènes, de Rome, de Mexico et de la grande capitale du pays des Incas." C'est encore une vérité qu'on peut sans danger mettre au jour. Je ne vois pas, cependant, quels trésors artistiques et littéraires on peut recueillir dans les archives de la ville de Mexico et de la grande capitale du pays des Incas.

M. Legendre semble se contredire plus loin en parlant de deux écrivains du XVI^e siècle. Dans ce paragraphe, il fait dater, chez nous, le réveil littéraire des *Soirées Canadiennes*. "Le style s'était formé, dit-il. On avait dépoillé cette phrase qui se traînait, sans se fixer, du latin à l'anglais et de l'anglais au latin, quand elle ne s'habillait pas dans la vieille façon de Montaigne et de Rabelais. Car, quelque respect que l'on doive avoir pour l'antiquité, il ne faut pas, d'un autre côté, exagérer cette passion d'archéologie qui peut plaire par un certain aspect original, mais qui finit par paraître tout à fait démodée."

Et d'abord, sans vouloir relever autre chose dans la conférence de M. Legendre, il me semble que nous avons eu d'assez bons écrivains avant les *Soirées Canadiennes*, pour ne parler que d'Étienne Parent et de Chauveau, de Garneau et de Ferland. Ensuite, je conviens que si nous portions le laticlave et la robe prétexte à la mode de l'ancienne Rome, nous passerions pour des originaux tout à fait démodés, mais j'affirme qu'on peut encore lire et imiter Horace et Virgile. De même, sans porter le haut-de-chausse et le pourpoint du XVI^e siècle, on peut encore lire et imiter Montaigne et Rabelais. Je ne parle pas de Mexico et de la grande capitale du pays des Incas.

C'est affreux de parler comme M. Legendre de Montaigne et de Rabelais. Je me demande si M. Legendre connaît Rabelais, s'il a bien lu Montaigne. Il faut, en critique littéraire, se bien connaître en hommes avant de juger. Et cependant, M. Legendre me paraît un écrivain laborieux, qui cultive les lettres avec conscience et qui écrit avec bonne foi.

Les plus grands lettrés de France lisent et admirent Montaigne, écrivain supérieur à qui la langue française doit tant d'énergie et de grâce. Cet ami de La Boétie, ce sceptique a écrit le plus beau chapitre sur l'amitié. Ses *Essais* sont un livre qu'on met sous l'oreiller, et qu'un homme de goût doit relire souvent. Je ne sache pas que nous comptions dans notre histoire un seul penseur comme Montaigne ou Rabelais, et nous serions mal venus, en vérité, de dédaigner le XVI^e siècle. Il n'y a pas, à notre époque, un écrivain remarquable en France qui ne se soit inspiré de la langue du XVI^e siècle, de cette langue si riche qui donne à la pensée un relief original et puissant. Que dirait Victor Hugo, l'auteur de *Notre-Dame de Paris* ; qu'auraient dit Nodier et Sainte-Beuve, Théophile Gautier et Balzac, ce dernier surtout qui a publié en vieille langue française les *Contes drôlatiques*, un chef-d'œuvre d'archaïsme ? Il y en a d'autres encore qu'on doit lire à part de Montaigne et de Rabelais ; il y a les auteurs des mémoires, il y a Villon (du XV^e siècle), Mathurin Régnier et Amyot, dont je préfère la traduction de Plutarque à toutes

les traductions modernes du même auteur. Je ne prétends pas qu'on doive écrire comme au XVI^e siècle, mais j'estime qu'on peut encore enrichir la langue française en puisant à cette source du génie gaulois. Je puis donc me vanter d'être animé de cette passion d'archéologie dont parle M. Legendre, cette passion parût-elle tout à fait démodée aux yeux de mes contemporains.

Enfin, Rabelais me semble toujours jeune. Ce cordelier, ce bénédictin, ce docteur en médecine, ce chanoine de Saint-Maur-les-Fossés, ce curé de Meudon, cet Alcofrabas Nasier, comme il s'appelait par anagramme de son nom, cet abstracteur de quintessence, cet écrivain au style superluciférent et de haute gresse, se grandissant de folâteries et joyeusetés gauloises, et se moquant des marmiteux boursoufflés et caphars empantoufflés, fut le plus profond satirique et le plus aimable philosophe de son siècle, et, comme l'appelle Maître Hughes Salel, un Démocrite riant les faits de notre vie humaine. Voltaire, qu'on peut considérer comme un bon critique en matière littéraire, n'aurait pas Rabelais dans sa jeunesse, mais il lui rendit justice plus tard et regretta d'en avoir mal parlé.

Pour donner un exemple des beautés répandues dans maintes pages de Rabelais, je ne résiste pas au désir de citer ce morceau où il parle des muses :

Ainsy sont les Muses vierges ; ainsy demeurent les Charités en pudicité éternelle. Et me souvient avoir lû que Cupido, quelquefois interrogé par sa mère Venus pourquoi il n'assailait les Muses, répondit qu'il les trouvait tant belles, tant nettes, tant honnêtes, tant pudiques et continuellement occupées : l'une à contemplation des astres, l'autre à supputation des nombres, l'autre à dimension des corps géométriques, l'autre à intention rhétorique, l'autre à composition poétique, l'autre à disposition de musique, que, approchant d'elles, il débatait son arc, fermait sa trousse, éteignait son flambeau, de honte et crainte de leur nuire. Puis ôtait le bandeau de ses yeux pour plus apertement les voir en face et ouïr leurs plaisants chants et odes poétiques. Là prenait plus grand plaisir du monde. Tellement que souvent il se sentait tout ravé en leurs beautés et bonnes grâces, et s'endormait à l'harmonie.

C'est bien ! c'est beau ! Des pages aussi belles défient les siècles oublieux et toutes les modes du monde : elles servent à immortaliser une littérature.

En terminant, j'aime à déclarer que ma critique est loyale. J'ai obéi à un sentiment d'équité envers de grands écrivains et un beau siècle de l'histoire littéraire de la France. Je n'en estime pas moins M. Legendre comme un citoyen estimable de la république des lettres.

Agréer, mon cher rédacteur, l'assurance de ma considération. EDOUARD HUOT.

LES SOLENNITÉS DU CENTENAIRE

Le 27 a eu lieu à Philadelphie la distribution des récompenses accordées par les juges de l'Exposition. Le nombre de ces récompenses s'élève à environ quinze mille, dont près de quatre mille, y compris celles concernant les vins et liqueurs, n'étaient pas encore définitivement approuvées et seront délivrées ultérieurement.

Le système des récompenses accordées à Philadelphie diffère de celui adopté dans les précédentes expositions internationales. A Londres, à Paris, à Vienne, elles consistaient en médailles d'or, d'argent et de bronze, graduées suivant le degré de mérite des objets auxquels elles étaient attribuées. Il en résultait que dans chaque classe il était établi des catégories suivant la valeur relative de ces objets, mais rien n'indiquait en quoi consistait cette valeur. Ainsi, s'il s'agissait d'une machine, il n'était point dit si elle se distinguait par la force, par la rapidité d'action—ou par la solidité ou la légèreté du matériel—ou par la perfection du travail ou l'économie de la main d'œuvre—ou par la production d'un nouvel article, ou par toute autre qualité particulièrement appréciable à un point de vue déterminé. Ici, au contraire, la médaille est la même pour tous ; elle ne constitue pas la récompense, mais elle atteste qu'il y a eu une récompense, laquelle consiste réellement en un rapport où sont brièvement spécifiés les motifs qui ont été la cause déterminante. Ce système a plusieurs avantages. D'abord, il sert à la fois le producteur et le consommateur ; le producteur, qui est autorisé à donner au rapport la publicité qu'il lui convient, et dont le produit est suffisamment qualifié pour guider le consommateur, lequel à son tour est informé des services qu'il peut attendre de tel ou tel article, suivant la nature de ses besoins. Ainsi, supposez deux charriées également primées, l'une forte et pesante, l'autre légère et délicate ; un agriculteur des plaines unies et des terres friables de l'Ouest saura tout de suite, par

l'annonce seule, que c'est la dernière qui lui convient, tandis que le cultivateur du Massachusetts reconnaîtra dans la première l'instrument qu'il lui faut pour l'exploitation des terrains rocheux et accidentés auxquels il a affaire.

Un autre avantage du système américain, c'est qu'il implique une responsabilité plus positive, en exigeant une sorte de justification publique, qu'une récompense dont les motifs ne sont point spécifiés. Cette responsabilité est d'autant plus réelle que la récompense n'est pas accordée par un jury anonyme statuant à la majorité, mais par un juge, ayant caractère judiciaire, qui signe personnellement le rapport, avec le contreseing d'autant de juges du même groupe adhérent à sa décision. Enfin, la décision des juges n'est définitive que quand elle a été contrôlée et approuvée par la commission générale de l'Exposition. Il y a à la sinon des garanties absolues d'impartialité, au moins des garanties relatives qui donnent plus d'autorité à la récompense accordée. Il ne s'ensuit pas que tout le monde devra se trouver satisfait. Il y a eu des réclamations et des protestations à Londres, à Paris, à Vienne, et il y en aura sans aucun doute à Philadelphie ; mais les réclamants sauront à qui faire remonter leurs griefs, ce qui est déjà une satisfaction pour les susceptibilités blessées.

Les récompenses accordées aux exposants étrangers ont été remises en séance solennelle aux commissaires respectifs de chaque nationalité : celles données aux exposants américains ont été délivrées à M. Goshorn, directeur général de l'Exposition. Les cérémonies ont eu lieu dans le Pavillon des Juges, qui avait été élégamment décoré pour la circonstance. Quinze cents sièges avaient été disposés pour les invités. Le programme était composé comme suit :

Marche du Centenaire, exécutée par l'orchestre dirigé par Carl Heineman, pour l'entrée des invités.
Prière par le Rév. Henry A. Boardman, de Philadelphie.

Musique par le Temple Quartet, de Boston.
Adresse par le commissaire des Etats-Unis, Daniel J. Morrell, président.

Musique : Airs nationaux.
Adresse par M. Goshorn, directeur général de l'Exposition.

Musique : Temple Quartet.
Présentation des récompenses par le général Hawley, président de la commission.
Chant : "America," par Mme H. M. Smith, soprano, de Boston, avec accompagnement du quatuor.

Promenade, par le corps de musique de la première brigade.

La distribution des médailles et des rapports descriptifs qui a eu lieu, comme nous l'avons annoncé, le 27 au soir à Philadelphie, a été la cérémonie la plus imposante dont ait été témoin jusqu'ici depuis son ouverture le grand caravansérail industriel du Centenaire. L'Exposition est aujourd'hui dans tout son développement et dans tout son éclat ; toutes les parties en sont complètes, et l'ordonnance n'en laisse rien à désirer dans l'ensemble et dans les détails ; la foule y afflue de toutes les parties du nouveau continent ; la saison est favorable ; les plantations du parc sont dans un admirable état de fraîcheur et d'entretien ; bref, le festival international est à l'apogée de sa splendeur. Il ne manquait plus, pour couronner l'œuvre, que d'y ajouter le prestige du mérite reconnu et des récompenses solennellement proclamées.

A aucune époque n'ont été réunis aussi complètement les membres de tous les corps constitués en vue de la célébration du Centenaire—les autorités et les commissions américaines, les membres des commissions et des jurys étrangers, et les personnes de distinction à qui des places avaient été réservées dans la salle, dont les fenêtres et les balcons étaient pavoisés aux couleurs de toutes les nations. La salle elle-même était décorée de candélabres, de fleurs et de draperies.

A huit heures vingt minutes, la commission des Etats-Unis et le comité des finances ont fait leur entrée, au milieu d'une salve d'applaudissements venant des galeries réservées au public. Le directeur général de l'Exposition a ouvert la séance en présentant les commissaires des nations étrangères, le président de la commission des Etats-Unis, le président du comité des finances, les gouverneurs des Etats, le corps diplomatique et les officiers de la garde du Centenaire. Quand tout le monde eut pris place, la musique jouant des airs patriotiques, le commissaire Daniel J. Morrell, de la Pennsylvanie, s'est assis au fauteuil, et le Rev. Henry A. Boardman a fait la prière ; puis M. Morrell a prononcé le discours d'ouverture, et la musique a exécuté les chants nationaux des divers pays.

Après ces préliminaires, et les autres discours indiqués par le programme, les noms des divers pays ont été appelés par ordre alphabétique, et à chaque nom a répondu le chef de chaque commission étrangère, qui a reçu un rouleau de papier attaché avec des rubans bleus, blancs et rouges. Les noms des principales nations ont été salués par des salves d'applaudissements, et les représentants de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Allemagne et du Brésil ont été particulièrement acclamés.

Les solennités de Philadelphie rejettent dans l'ombre pour aujourd'hui toutes les préoccupations politiques. Tous les esprits sont au Centenaire. "Pennsylvania Day," le jour de gala de l'Etat de la Pennsylvanie, à Fairmount Park, a dépassé tout ce qu'on en pouvait attendre. Le nombre des visiteurs n'a pas seulement excédé dans des proportions colossales tout ce qu'on avait vu auparavant à Philadelphie, mais tout ce qu'on avait vu dans aucune des expositions universelles antérieures. Avant que les tourniquets fussent ouverts, ils étaient assiégés par une foule énorme incessamment grossie par

le débordement des chars urbains et des wagons de chemins de fer, chargés à craquer. A 1 heure après midi, 120,000 personnes avaient payé leur entrée aux guichets ; 200,000 à quatre heures, 220,000 à cinq heures, et 251,463 à la fin de la journée. Si l'on ajoute de 15 à 20,000 entrées gratuites, exposants, employés, membres des commissions et des jurys, plus 5,823 à l'exposition des bestiaux, on peut supputer que le nombre des visiteurs s'est élevé au chiffre sans précédent de 272,000 environ. Le plus haut qu'on se rappelle est un jour d'admission à 10 sous à Vienne, où il y a eu 170,000 entrées, près de cent mille de moins. Tous les bâtiments et toutes les avenues de l'enceinte de l'Exposition, ayant une superficie de trois milles, étaient remplis d'une foule compacte, à ce point que la circulation était extrêmement lente et difficile. On n'a cependant eu à constater aucun accident, ni aucun désordre, ni une seule arrestation, et la journée s'est passée de tout point conformément au programme. C'était jour férié dans la ville. Les établissements publics, les banques, les maisons d'affaires étaient fermés. On rencontrait, du reste, peu de passants dans les rues ; tout le monde était à l'Exposition—sauf ceux qui ne pouvaient pas s'y transporter faute de moyens de locomotion. Bref, la fête a été aussi complète et aussi brillante qu'il est possible de l'imaginer, et ce jour-là on peut dire que l'Exposition de Philadelphie a eu le plus grand succès qu'une réunion privée ou nationale ait jamais eu en Amérique.

Voici une curieuse histoire à propos de Jules Janin :

Cela se passait dans les jours déjà éloignés où Jules Janin avait quitté la rue de Tournon pour venir à Passy.

Déjà atteint de la goutte, il s'appuyait volontiers, pour marcher, sur le bras de la jeune femme.

Un jour, au détour de la rue Béranger, le couple eut à s'arrêter brusquement.

—Madame, veuillez, je vous prie, accepter ce bouquet d'œillets et de roses.

Celui qui parlait ainsi était un jeune homme à la figure vive, à la mine éveillée. Il avait les yeux pétillants d'esprit. En disant ce que vous venez de lire, il présentait très-respectueusement un bouquet à Mme Janin.

—Ah ça, mon garçon, tu présentes ces fleurs comme une requête, lui dit la critique. Qui es-tu et que veux-tu ?

—Qui je suis ? Un apprenti jardinier. Ce que je veux ? Un enclos à couvrir de fleurs.

—Eh bien, nous avons ton affaire ; viens demain, 11, rue de la Pompe.

Le lendemain, l'inconnu se présenta. Comme il avait l'humeur des plus enjouées, il plut du premier coup au maître de la maison. M. André—c'est ainsi que nous l'avons entendu nommer par Jules Janin lui-même—rajeunit tout le cottage. En le voyant métamorphoser la petite résidence, on lui disait : "—Mais, mon gaulard, tu ne peux pas t'arrêter à ça ;—mais, suivant toutes les apparences, tu es un Le Nôtre ou un La Quintinie."—Sur ce, on lui mit à la main une plume ; sous les yeux, une feuille de papier blanc.—"Ecris sur ton art !" ajouta le journaliste. Il composa donc un très-bel article d'horticulture qui, à trois jours de là, fut imprimé dans le *Moniteur Universel*.

En ce temps, il n'était question que de jardins, de parcs, de squares, de boulingrins. Un concours fut ouvert, sur l'initiative du baron Haussmann : il s'agissait de dessins pour une promenade d'une grande ville avec une sorte de jardin d'acclimatation. Le protégé de Jules Janin concourut. Il eut le premier prix. Bien mieux, il eut le bon esprit de soumissionner les grands travaux en question ; ils lui furent adjudés et il y gagna une fortune. M. André à son tour fut millionnaire.

Encore un coup, l'aventure nous a été contée, Dieu sait avec quelle verve ! au châtelet même, en présence de M. André.

Et tout cela est arrivé par suite d'un bouquet galamment offert à la femme d'un feuilletonniste.

Lettre adressée par un élève de sixième (d'un collège de France, bien entendu), au nom de ses condisciples, à son professeur, le jour de sa fête :

En ce jour où chacun veut être sensitif
Et se fait un devoir d'être dénotatif.
Trouvez-vous à propos qu'un cerveau si chéfié
De vous complimente soit rendu portatif ?
Car il est bien certain qu'à moins d'être offensif,
Un enfant doit fêter un bon père adoptif.
Après avoir été quelque temps tout pensif,
Un caprice me prend de vous rimer en if.
A peine dégrossi, mon esprit trop tardif
A mon cœur trop souvent se montre, hélas ! rétif.
Des aimables rhétoriques faible diminutif,
Je ne saurais comme eux être persuasif ;
De leur art délicat le sujet fugitif
Me dit que je ne suis à peine possessif
Que des termes abstraits d'un ridement massif :
En ! bien, employons-les, aidé de ce motif.
Que si de vous parler je ne suis point craintif,
C'est que j'y trouverai le plaisir le plus vif,
Daignez être, monsieur, un moment attentif,
Et je commence ainsi d'un ton affirmatif :
Je ne chanterai point votre nominatif.
Ma muse, hélas ! n'a pas le pouvoir génitif ;
Et pour elle Apollon ne fut jamais datif ;
N'en faites pas pourtant un cas accusatif ;
Je chanterais en vain ; sourd à mon vocatif,
Phœbus me réduirait au plus triste ablatif.
Nous venons faire un vœu, mais un vœu substantif,
Qui ne peut recevoir même un seul adjectif
Jouissez donc toujours d'un bonheur positif.
Si votre zèle enfin peut être indicatif,
Vous pourriez le montrer par votre impératif.
Mes autres sentiments sont à l'infinitif.
Votre bonté, monsieur, m'avait mis à l'actif.
Pardonnez si mon jargon vous a mis au passif.

Comme tour de force, c'est assez récréatif,
N'est-ce pas ?